

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1898

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Mercredi 21 Décembre 1898, à heure

PAR

Eugène-Victor-Marie LOUIS

Né à Saint-Remy-en-Bouzemont (Marne), le 1^{er} mai 1873.

LES ORIGINES

DE LA

Doctrine du Magnétisme animal

MESMER ET LA SOCIÉTÉ DE L'HARMONIE

Président : M. JOFFROY, professeur.

Juges : MM. { FOURNIER, professeur.
GAUCHER, agrégé.
LAUNOIS, agrégé.

*Le Candidat répondra en outre aux questions qui lui seront
faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.*

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

4, Rue Antoine-Dubois, 4

1898

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1898

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Mardi 21 Décembre 1898, à heure

PAR

Eugène-Victor-Marie LOUIS

Né à Saint-Remy-en-Bouzemont (Marne), le 1^{er} mai 1875.

LES ORIGINES

DE LA

Doctrines du Magnétisme animal

MESMER ET LA SOCIÉTÉ DE L'HARMONIE

Président : M. JOFFROY, professeur.

Juges : MM. { FOURNIER, professeur.
GAUCHER, agrégé.
LAUNOIS, agrégé.

Le Candidat répondra en outre aux questions qui lui seront
faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

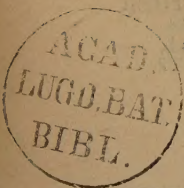
PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

4, Rue Antoine-Dubois, 4

1898



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. BROUARDEL.
Professeurs	MM.
Anatomie	FARABEUF.
Physiologie	CH. RICHET.
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale	{ HUTINEL.
Pathologie chirurgicale	{ DEBOVE.
Anatomie pathologique	{ LANNELONGUE.
Histologie	{ CORNIL.
Opérations et appareils	{ MATHIAS DUVAL.
Pharmacologie	{ TERRIER.
Thérapeutique et matière médicale	{ POUCHET.
Hygiène	{ LANDOUZY.
Médecine légale	{ PROUST.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	{ BROUARDEL.
Pathologie comparée et expérimentale	{ LABOULBENE.
	{ CHANTEMESSE.
	{ DIEULAFOY.
Clinique médicale	{ POTAIN.
	{ JACCOUD.
	{ HAYEM.
	{ GRANCHER.
Maladies des enfants	
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	JOFFROY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	FOURNIER.
Clinique des maladies du système nerveux	RAYMOND.
	{ DUPLAY.
Clinique chirurgicale	{ I.E. DENTU.
	{ TILLAUX.
	{ BERGER.
Clinique des maladies des voies urinaires	GUYON.
Clinique ophthalmologique	PANAS.
Clinique d'accouchement	{ BUDIN.
	{ PINARD.

Agrégés en exercice

MM. ACHARD	MM. GAUCHER	MM. MARIE	MM. SEBILEAU
ALBARRAN	GILBERT	MENETRIER	THIERRY
ANDRE	GILLES DE LA	NELATON	THOINOT
BAR	TOURETTE	NETTER	TUFFIER
BONNAIRE	GLEY	POIRIER, chef	VARNIER
BROCA	HARTMANN	des travaux	WALTHER
CHASSEVENT	HEIM	anatomiques	WEISS
CHARRIN	LEJARS	REITTERER	WIDAL
DELBET	LETULLE	RICARD	WURTZ
	MARFAN	ROGER	

Secrétaire de la Faculté : M. Ch. PUPIN

Par délibération en date du 9 décembre 1879, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR JOFFROY

qui a bien voulu accepter la présidence de cette thèse.

A MONSIEUR LE TROUSSEUR JOURNOY

Voilà à bien vouloir s'occuper de cette lettre

INTRODUCTION

La doctrine du Magnétisme animal a fait son temps, malgré toutes les corrections et transformations que, depuis Mesmer, lui firent subir ses persévérants adeptes. Elle ne présente donc qu'un intérêt purement historique, et nous n'en ferons ici qu'un exposé concis et une critique rapide. Cependant, quand Dechambre, dans l'article de son Dictionnaire consacré au Mesmérisme, termine la discussion par ce verdict : « Le Magnétisme animal n'existe pas », il allait peut-être un peu loin ; car les partisans du Magnétisme n'exposaient pas seulement des théories, une doctrine : ils apportaient aussi des faits, des expériences, dont quelques-unes ont été reprises par des maîtres pleins d'autorité. Et ces phénomènes, sous le nom de sommeil provoqué, de somnambulisme, de suggestion, sont maintenant admis par tous, et considérés comme des plus précieux pour la psychologie expérimentale.

Cet ensemble de connaissances, Mesmer en fut, sinon l'inventeur, du moins le premier propagateur. Ce fut lui qui, en France, leur donna la plus grande publicité, et força sur elle l'attention des savants. Elles étaient avant lui entre les mains de thaumaturges, dont les agissements peu recommandables, et les pratiques mystérieuses étaient bien propres à inspirer la répulsion du public, et le dédain des hommes de science. Seuls, quelques philosophes en avaient parlé, mais leurs relations peu précises, entachées d'erreurs grossières, et noyées dans des considérations métaphysiques, n'avaient guère trouvé de crédit. A Mesmer revient donc en partie le mérite d'avoir transformé une rubrique de

grimoire en chapitre de physiologie. C'est l'histoire de ce qu'il appelait sa « découverte » que nous allons essayer de retracer dans ce modeste travail.

Nous avons consulté, dans ce but, les ouvrages parus à l'époque, et dont nous donnons la liste plus loin. Quoique la plupart aient été écrits dans un but de polémique, nous nous sommes efforcé d'y faire la part de l'histoire, en restant dans un juste milieu.

Mais, avant d'aborder notre sujet, qu'il nous soit permis, suivant un pieux usage, d'adresser à tous nos maîtres de la Faculté et des hôpitaux de Paris, en particulier à MM. les docteurs Duplay, Peyrot, Maygrier, Tapret, Guinard et Aubeau, l'hommage de notre profonde admiration et de notre éternelle reconnaissance.

Nous prions également M. le docteur Gilles de la Tourette, qui nous a inspiré l'idée de cette thèse, d'accepter nos plus vifs et respectueux remerciements.

LES DÉBUTS DE MESMER A VIENNE ET A PARIS

Mesmer était Allemand d'origine, née en Souabe, à Weiller-sur-le-Rhin, en 1733. Il alla faire ses études de médecine à Vienne, en Autriche. Ces études furent sérieuses, paraît-il ; mais, en même temps, séduit par l'attrait du mystérieux, et prévoyant peut-être le parti qu'il en tirerait plus tard, Mesmer sacrifia aux sciences occultes, fort en honneur, on le sait, à la fin du XVIII^e siècle. Il étudia l'alchimie et l'astrologie. De ces travaux médico-métaphysiques naquit un fruit hybride et singulier : « De l'influence des planètes sur le corps humain, » thèse inaugurale qu'il soutint en 1766. On y retrouve, en germe, quelques-unes des propositions qui constituèrent plus tard sa doctrine définitive. Mais il en était encore bien éloigné.

Mesmer, reçu docteur, s'établit à Vienne, et s'efforça, par tous les moyens, de se faire une clientèle lucrative. Son système thérapeutique, dérivé de l'influence des astres, ne lui ayant pas réussi, il chercha autre chose.

A cette époque, un prêtre du pays de Souabe, comme Mesmer, se faisait une immense réputation par les cures merveilleuses qu'il opérait en Souabe, en Bavière et en Autriche. Fixé à Ratisbonne, on vint le trouver de tous les points de l'Europe, et, selon la légende, on aurait vu jusqu'à 10.000 de ses clients, campés sous les murs de la ville. Mesmer, à l'affût d'un moyen de se faire connaître, étudia les procédés de son compatriote Gassner, et se posa aussitôt en rival du prêtre thaumaturge. Mais il ne lui

emprunta rien, comme on l'a prétendu, ni dans sa pratique, ni dans sa théorie.

Voici, en effet, quels étaient les procédés de Gassner : Il divisait ses malades en deux catégories : les uns étaient des possédés ; il les guérissait en chassant le démon qui était en eux ; les autres étaient des malades vulgaires qu'il abandonnait aux médecins. Avant de les classer ainsi, il leur faisait subir à tous un exorcisme préalable : ceux qui s'y montraient réfractaires rentraient dans la seconde catégorie, le guérisseur, ainsi, ne se trompait jamais. Sans doute, l'exorcisme ne se faisait point sans grand renfort d'invocations, d'attitudes et d'attouchements, mais Gassner n'agissait pas autrement qu'en mandataire de la puissance divine. Mesmer fut moins modeste encore, lui qui prétendit, nouveau Prométhée, avoir arraché à la vie son secret et ses moyens d'action. Peu satisfait du concours des planètes, il cherchait alors sa voie dans les vieux auteurs. Paracelse, Van Helmont, le P. Kircher, Robert Fludd. Il étudia de près les pratiques de Gassner ; et dans une conversation qu'il eut avec l'électeur de Bavière, il déclara même que celui-ci ne guérissait ses malades qu'en *imagination*. C'est précisément ce qu'on devait dire plus tard de sa propre pratique. Quand il eut ensuite mis au point sa doctrine, il retrouva dans les procédés du prêtre guérisseur (impositions, attouchements, etc...) tous les éléments du magnétisme, et démontra que Gassner, autre Jourdain, avait fait du magnétisme animal sans le savoir. Pour nous, nous en resterions de préférence à sa première opinion.

Nous croyons donc que Mesmer ne doit rien, en fait de leçons, à celui qu'on dit avoir été son maître et son rival. Tout au plus le succès de Gassner lui fut-il un encouragement dans la voie où il allait bientôt s'engager ; encouragement mitigé, d'ailleurs, car bientôt l'empereur Joseph II, prisant médiocrement ces cures peu orthodoxes, envoya l'abbé thaumaturge finir ses jours en un couvent cloîtré.

Vers la même époque, Mesmer fit connaissance d'un savant physicien, le P. Hell, jésuite, professeur d'astronomie, et s'adonnant à la médecine des aimants. Ils travaillèrent

ensemble, non sans succès (c'est de clientèle qu'il s'agit), grâce à quelques cures habilement publiées. Si bien qu'en 1773, Mesmer fondait à Vienne une maison de santé des mieux achalandées, où les anneaux, les barres et les barreaux aimantés faisaient merveille.

Cependant, grâce à une étrange combinaison des propositions éparses çà et là dans les ouvrages de Paracelse, Kircher, etc., et du P. Hell lui-même, additionnées de celles de son premier ouvrage : « De l'Influence des planètes sur le corps humain, » Mesmer était arrivé à se faire une doctrine à lui; il l'appelle d'ores et déjà le *Magnétisme animal*, et les aimants du P. Hell y jouent un grand rôle. Mais bientôt, soucieux de se distinguer de son maître, il rejette ces appareils comme superflus; son système s'appellera toujours le *Magnétisme animal*, mais il ne s'agit plus d'aimants. Il n'a conservé que le mot et non la chose. Telle est la genèse de cette dénomination : *Magnétisme*, appliquée au système de Mesmer, et sans doute regardée comme étrange par tous ceux qui ignorent son origine.

C'est de cette époque que datent sa *Lettre à un médecin étranger*, publiée par le *Mercure savant d'Altona* (1775), premier exposé de sa doctrine, et ses rapports aux Académies des sciences de Berlin et de Paris, et à la Société royale de Londres. Ces ouvrages, où il expose, entre autres prétentions bizarres, celle d'avoir aimanté du verre, de l'eau, du bois, des animaux, etc., furent écrits, moins dans le but de faire approuver sa « découverte » par les autorités scientifiques de l'époque, que pour se distinguer de ses rivaux, et faire du bruit dans le public. Il réussit, d'ailleurs. Si Berlin ne lui répondit que par une désapprobation formelle, si Londres et Paris restèrent muets, et si les savants de Vienne furent sourds, du moins l'Europe entière connut son nom, grâce aux gazettes, et l'électeur de Bavière le fit entrer comme membre à l'Académie de Munich. Suprême compensation pour un martyr des académiciens!

Ces succès, pécuniaires et autres, ne laissaient pas cependant que de lui susciter des envieux et des ennemis. Ils firent tant que la Cour de Vienne vit Mesmer d'un mauvais œil,

et l'on trouva bientôt l'occasion d'un scandale autour de son nom. Il fut accusé d'avoir séquestré une certaine demoiselle Paradis, jeune pianiste très connue pour son talent, et d'avoir aggravé, par l'application de son traitement à cette jeune fille, une cécité qui n'était qu'à son début. — L'impératrice lui intima l'ordre « de cesser cette supercherie ». — Elle appelait ainsi le traitement magnétique. Mesmer, rendons-lui cette justice, avait été calomnié dans cette scandaleuse aventure. Quoi qu'il en soit, le voilà contraint, malgré ses énergiques protestations, de laisser là sa clientèle, et par conséquent de quitter Vienne. — Où aller, sinon à Paris, la « ville des étrangers » celle qui consacre toutes les gloires et fait vivre tous les talents ?

Ce ne fut que six mois après l'affaire Paradis qu'il quitta Vienne, d'où l'on a dit, à tort, qu'il avait été expulsé. Il n'arrivait point à Paris en inconnu, muni qu'il était de bonnes recommandations pour M. de Mercy, ambassadeur d'Autriche, et sans doute aussi pour sa compatriote, la reine Marie-Antoinette. Il avait préparé le terrain d'autre façon : sa « lettre à un médecin étranger », parue trois ans auparavant traduite en français, et répandue à profusion sous forme de prospectus, avait attiré sur lui l'attention de tous. Chacun connaissait l'histoire de ses déconvenues académiques, mais ce n'était pas une mauvaise note : au contraire.

L'état général des esprits lui était, en effet, en ne peut plus favorable. Trouvant, d'une part, l'antique foi religieuse sapée par les encyclopédistes, et d'autre part, la science, si peu en progrès alors et si peu capable de satisfaire leurs aspirations, les esprits, au milieu de cette faillite de la science et de la religion, se tournaient avec anxiété vers le « merveilleux ». Ils étaient encore tout émus des miracles de saint Médard et des prodiges du grand alchimiste Lascaris. Swedenborg, le Suédois, trouvait dans toute l'Europe des adeptes à son illuminisme poétique. La secte des Rose-Croix renaissait florissante en Allemagne, et Cagliostro lui-même récoltait partout des dupes.

Le moment était propice, le terrain bien préparé, la cour et la ville attendaient Mesmer avec impatience. Seuls, les

médecins se montraient froids. Enfin, il arriva en février 1778. et s'en alla loger dans un quartier alors très retiré : celui de la place Vendôme, à l'hôtel tenu par les frères Bourret.

Aussitôt arrivé, Mesmer commence à magnétiser. Il annonce à tous, en même temps, qu'il a une doctrine dont il est prêt à révéler le secret ; mais, ne jugeant sans doute pas le moment opportun, il reste encore plein de réserves sur ce point. Tout au contraire, quand il s'agit d'expériences à faire, il se montre d'une parfaite complaisance : il magnétise qui veut, et où l'on veut. Comme il fait peu d'avances aux médecins, ceux-ci d'abord, affectent de l'ignorer. Mais bientôt ils se rendent les premiers, et viennent chez lui, il se prête en retour à toutes les démonstrations pratiques qui lui sont demandées : il demande à tous des malades, et il en guérit quelques-uns.

« J'ai obtenu, dit-il, la guérison d'une mélancolie vaporeuse, » avec vomissements spasmodiques, de plusieurs obstructions » invétérées à la rate, au foie et au mésentère, d'une goutte » sereine imparfaite, d'une paralysie générale avec tremble- » ment, d'une paralysie absolue des jambes avec atrophie, » d'une cachexie scrofuleuse, enfin d'une dégénération totale » des organes de la transpiration ».

Nous pouvons à la rigueur admettre la guérison des malades de Mesmer. Mais il lui restait à prouver la réalité de leur maladie, ou tout au moins l'exactitude de son diagnostic. Ces doutes, les médecins les exprimèrent à Mesmer, qui triomphait déjà. Protestations indignées de celui-ci, qui réplique que ses sujets étaient non seulement malades, mais encore abandonnés de leurs médecins. Démenti formel de ceux-ci sur ce dernier point. Tel fut le début des querelles de Mesmer avec le corps médical, querelles ardentes, envenimées, qui passionnèrent des savants illustres, et dont nous rapporterons les phases les plus saillantes.

Cependant, malgré les critiques des hommes de science, malgré les sarcasmes des gazettes et les caricatures qui circulaient, les clients arrivaient en foule chez Mesmer ; et jamais l'hôtel des frères Bourret n'avait vu pareille affluence. Bourgeois et courtisans, pauvres et riches s'y donnaient rendez-vous ; riches surtout.

II

LES PROCÉDÉS MAGNÉTIQUES DE MESMER

Pénétrons avec eux dans le sanctuaire, et voyons ce qui s'y passait. Nous avons, pour reconstituer la scène, les nombreuses estampes de l'époque, les relations non moins nombreuses, et surtout le *Catéchisme du magnétisme animal*, rédigé depuis par les adeptes de Mesmer.

Tout d'abord, celui-ci : il est de taille élevée ; son visage serein respire le calme et la force ; ses gestes sont pleins de noblesse et de mesure ; son regard fascine et pénètre. L'un après l'autre, il reçoit les malades et les fait asseoir en face de lui. Il prélude par certaines *passes* communicatives. Assis en face du sujet, le dos tourné au nord, pieds contre pieds, genoux contre genoux, il porte, sans appuyer, les deux pouces au creux épigastrique, et ses doigts, posés sur les hypochondres, décrivent de courtes paraboles en effleurant les côtes. L'action de ces *passes* est augmentée par le regard du maître, obstinément fixé sur celui du patient, et par les sons d'une musique suave, qui maintient celui-ci dans un calme favorable. Il ne tarde pas à ressentir les premiers effets de ces attouchements ; c'est, dans la partie malade, une sensation de douleur, ou de froid, ou de chaleur. Suivant la nature de la maladie, les manipulations varient ensuite. Si c'est une ophtalmie, par exemple, Mesmer porte la main gauche sur la tempe droite du malade et la main droite sur la tempe gauche ; puis, lui faisant ouvrir les yeux, il lui présente les pouces à très petite distance et les promène tout autour de

l'orbite. Si c'est une migraine, il place un pouce sur le front, l'autre derrière la tête, à l'opposite. Ainsi de toutes les douleurs locales : une règle fixe et constante, c'est que le toucheur ait une main d'un côté, l'autre du côté opposé, c'est-à-dire à l'un des pôles, par où il injecte le fluide vivifiant, et au pôle contraire, par où il le soutire, jusqu'à ce que le courant produit ait rétabli l'équilibre dans la machine électrique animale.

La maladie est-elle générale ? Il faut l'attaquer dans tout l'organisme à la fois : autre forme de passes, plus hardies et plus larges. C'est la *magnétisation à grands courants*. On passe les mains « en faisant faire la pyramide aux doigts » sur tout le corps du malade, depuis la tête jusqu'aux pieds, en passant par les épaules, puis l'on revient à la tête, et on recommence, par le dos et par le ventre, jusqu'à ce que, saturé de fluide, le malade se pâme de douleur ou de plaisir : deux sensations, d'ailleurs, également salutaires. Là, les attouchements ne sont plus nécessaires. C'est à distance que Mesmer agit : « Grâce au pouvoir que la nature a donné à tous les hommes, et que, par son travail sur lui-même, il a si bien perfectionné, « il injecte et dirige, il soutire et rappelle à lui le fluide dont il surabonde, au moyen d'une baguette de fer ou de verre à pointe mousse, ou même simplement avec les doigts, réunis en pointe. »

Les effets du fluide s'accroissant, le malade, ou plutôt la malade, car les femmes surtout en sont susceptibles, ne tarde pas à *entrer en crise*. Elle bâille longuement, elle soupire, elle sanglote, elle rit aux éclats, elle se renverse et se livre à des mouvements convulsifs : bref, c'est le tableau complet d'une crise d'hystérie. Le son de l'harmonica, instrument que Mesmer a importé d'Allemagne, et dont il joue fort bien, tempère et dirige ces crises soi-disant salutaires. La crise devient-elle trop violente ? Antoine, robuste valet que Mesmer a amené avec lui, qui est à la fois son majordome et son assistant, enlève la patiente dans ses bras et la transporte dans une salle spéciale soigneusement matelassée, où les coups sont amortis, et les cris étouffés. Nul n'y pénètre qu'Antoine et le Maître ; et c'est là qu'à son gré, il

apaise, augmente ou fait cesser la crise : suprême moyen de guérison.

Hâtons-nous de dire, d'ailleurs, que tous les sujets ne tombent pas en crise. Bien mieux, un grand nombre restent complètement insensibles aux passes les plus savantes et les plus répétées. Combien, parmi ce qui reste de malades, sont améliorés ? Nous n'avons pas, malheureusement, de statistiques donnant cette proportion.

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que les cures de Mesmer furent assez nombreuses. Il n'y a plus là rien d'étonnant pour nous, qui connaissons aujourd'hui les phénomènes de l'hypnotisme et de la suggestion, si nous songeons surtout que la plupart de ses malades ou pseudo-malades étaient des hystériques, et qu'un grand charme de séduction et d'autorité émanait de la personne de Mesmer, inspirant à ses sujets un immense attachement pour lui : attachement filial, disait-il, — de toute autre nature, répétaient ses ennemis. De mauvais bruits circulaient sur l'enthousiasme de ses clientes, et sur les mystères de la salle des crises. Mesmer protestait avec dignité : « Il est possible, dit-il, que dans le grand nombre des personnes qui ont suivi mes traitements, on en compte dont la conduite n'ait pas été toujours exempte de reproches. Je ne les connais pas ; je ne puis être juge des actions particulières. Les soins du médecin ne peuvent dépendre d'une information de vie et de mœurs ; qu'on respecte ma maison et la délicatesse des personnes qui s'y rendent, c'est tout ce que je puis exiger. Les noms de Montmorency, de Nesle, de Chevreuse, de Puységur, se trouvaient chez moi, en compagnie d'officiers généraux, de militaires de tout rang, de gens en place, de personnes attachées au service du sang royal, quand on a répandu ces malhonnêtetés étudiées. » (Précis historique).

Mais si les ennemis du Magnétisme étaient nombreux, le flot nombreux de ses adeptes augmentait chaque jour, à tel point que l'hôtel des frères Bourret devint trop exigü pour le contenir. Mesmer le quitta et vint louer l'« Hôtel Bullion », vaste bâtiment qui s'élevait sur l'emplacement actuel de la rue Jean-Jacques Rousseau. Là, Mesmer dut chercher un

moyen de magnétiser collectivement ses clients. C'est alors qu'il inventa le fameux « *Baquet* ».

Ces deux mots : *Mesmer* et le *Baquet*, sont restés étroitement unis dans le souvenir populaire. C'est par le baquet que le Mesmérisme a perpétué sa renommée. Aussi bien de toutes les inventions de son auteur, celle-ci fut-elle la plus ingénieuse, et la mieux faite pour frapper l'imagination de la foule.

C'est une caisse circulaire en chêne, profonde d'un pied et demi, et de six pieds de diamètre, recouverte d'une table ronde formant couvercle. La caisse contient de l'eau jusqu'à une certaine hauteur, et au fond, un mélange de verre pilé et de limaille de fer. Sur ce mélange reposent des bouteilles remplies d'eau et empilées d'une certaine manière. Le couvercle est percé de trous, par lesquels passent des tiges de fer ou de verre, coudées, dont une extrémité plonge dans le baquet, et l'autre, horizontale, peut être saisie par les sujets à magnétiser; elle est assez longue pour être tenue par plusieurs personnes à la fois. Il y a ainsi plusieurs rangées de malades autour du baquet. Une longue corde, partant du réservoir, entoure chaque patient l'un après l'autre; tous forment ainsi la *chaîne magnétique*, dont le magnétiseur lui-même est un maillon.

Le fluide vital, au dire de Mesmer, part du baquet où il est accumulé, traverse chaque malade, revient à son point de départ et recommence son cycle indéfiniment, déversant à tous ses émanations salutaires. Nous demandons de suite d'où vient ce fluide et comment le baquet l'accumule. — C'est le secret de Mesmer, secret qu'hélas! ni lui ni ses adeptes n'ont pu nous révéler. « Et ce n'est que 80 ans plus tard, dit un historien, que les physiologistes ont pu, grâce à l'*hypnotisme*, se rendre compte des effets produits par ce fantastique attirail sur le système nerveux des patients. »

Les effets du baquet étant les mêmes, par leur nature et leur efficacité, que ceux de la magnétisation individuelle, nous n'avons pas à y revenir, ni à insister sur le tableau pittoresque que devait fournir, à côté de la *salle des crises*,

appelée encore *l'enfer aux convulsions*, cette salle où se pressaient toutes les classes de la société, surtout les riches. Car si l'un des quatre baquets était gratuit, il était presque désert, et la foule affluait autour des autres, à tel point qu'il fallait les retenir d'avance, et qu'on invitait ses amis à « son baquet », comme à « sa loge à l'Opéra ». Mesmer, à la fois majestueux et affable, circulait avec ses élèves, parmi l'assemblée, prêt à porter à chacun secours et assistance.

Tout cela lui rapportait un revenu considérable, se montant, d'après un auteur anonyme (*Histoire du magnétisme en France*, 1784), à la somme de 8.000 livres par mois. La fortune souriait donc à Mesmer, mais il visait plus haut encore : il voulait mettre son invention sous la protection du gouvernement.

III

MESMER ET DESLON

LA DOCTRINE DE MESMER EST PUBLIÉE

EXPOSÉ DE CETTE DOCTRINE

Pour y réussir, il faut d'abord faire consacrer sa découverte par un corps savant, et, dans ce but, il cherche un parrain qui le présentera en le couvrant de sa protection ; car il est quelque peu découragé par un double échec éprouvé devant l'Académie des sciences et la Société royale, qui ont refusé de l'entendre. Cette dernière Société vient d'être fondée par le roi pour faire pièce à la Faculté, qui, par là, s'est vu enlever une grande partie de ses privilèges et de son autorité ; la Faculté, même, a subi, à la naissance de sa rivale, un sanglant affront. Peut-être approuvera-t-elle Mesmer, par esprit de contradiction envers la nouvelle compagnie.

Parmi les médecins qui viennent en grand nombre chez Mesmer, il en est un des plus distingués, des plus connus, et jouissant d'une certaine autorité, quoique âgé de trente ans à peine : c'est Deslon, docteur-régent de la Faculté et premier médecin du comte d'Artois, frère du roi. Il s'enflamme pour la découverte de Mesmer, il appuie celui-ci de tout son crédit, va pour lui frapper à toutes les portes. Aussi le nombre des clients croît d'autant, si bien que Mesmer, débordé, se voit contraint de magnétiser un arbre de la rue de Bondy : baquet d'un nouveau genre, où viennent

se suspendre de véritables grappes de malades remplis d'espérance et de foi.

Le maître et le disciple élaborent le plan de campagne suivant : Deslon amènera chez Mesmer des médecins sous les yeux desquels seront faites des expériences décisives. Deslon en prendra lui-même les observations et les publiera, appuyées de considérations personnelles : le tout servira de complément et de justification à un ouvrage de Mesmer, où celui-ci publiera sa doctrine, dans sa forme complète, et définitive. — Cela fait, Deslon présentera lui-même la découverte à la Faculté, et obtiendra son approbation.

Programme séduisant, qui fut élaboré en mars 1779 (Lettre de Mesmer à Deslon), mais qui ne fut qu'en partie rempli, comme nous le verrons. Pour débiter, Mesmer publie, en cette même année, son *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*. Le public va donc enfin connaître la fameuse doctrine, dont il n'a pu voir que les applications. Nous la donnerons nous-même ici, contenue tout entière dans les 27 propositions suivantes :

PROPOSITIONS

1^{re} Il existe une influence mutuelle entre les corps célestes, la terre et les corps animés ;

2^e Un fluide universellement répandu et continué de manière à ne souffrir aucun vide, dont la subtilité ne permet aucune comparaison, et qui, de sa nature, est susceptible de recevoir, propager et communiquer toutes les impressions du mouvement, est le moyen de cette influence ;

3^e Cette action réciproque est soumise à des lois mécaniques inconnues jusqu'à présent :

4^e Il résulte de cette action des effets alternatifs qui peuvent être considérés comme un flux et un reflux ;

5^e Ce flux et ce reflux est plus ou moins général, plus ou moins particulier, plus ou moins composé, selon la nature des causes qui le déterminent ;

6^e C'est par cette opération, la plus universelle de celles

que la nature nous offre, que les relations d'activité s'exercent entre les corps célestes, la terre, et ses parties constitutrices ;

7° Les propriétés de la matière et du corps organisé dépendent de cette opération ;

8° Le corps animal éprouve les effets alternatifs de cet agent, et c'est en s'insinuant dans la substance des nerfs qu'il les affecte immédiatement ;

9° Il se manifeste, particulièrement dans le corps humain, des propriétés analogues à celles de l'aimant. On y distingue des pôles également divers et opposés, qui peuvent être communiqués, changés, détruits et renforcés ; le phénomène même de l'inclination y est observé ;

10° La propriété du corps animal qui le rend susceptible de l'influence des corps célestes et de l'action réciproque de ceux qui l'environnent, manifestée par son analogie avec l'aimant, m'a déterminé à la nommer *magnétisme animal* ;

11° L'action et la vertu du magnétisme animal, ainsi caractérisées, peuvent être communiquées à d'autres corps animés ou inanimés. Les uns et les autres en sont cependant plus ou moins susceptibles ;

12° Cette action et cette vertu peuvent être renforcées et propagées par ces mêmes corps ;

13° On observe à l'expérience l'écoulement d'une matière dont la subtilité pénètre tous les corps, sans perdre notablement de son activité ;

14° Son action a lieu à une distance éloignée, sans le secours d'aucun corps intermédiaire ;

15° Elle est augmentée ou réfléchie par les glaces, comme la lumière ;

16° Elle est communiquée, propagée et augmentée par le son ;

17° Cette vertu magnétique peut être accumulée, concentrée, transportée ;

18 J'ai dit que les corps animés n'en étaient pas également susceptibles ; il en est même, quoique très rares, qui ont une propriété si opposée, que leur seule présence détruit tous les effets de ce magnétisme dans les autres corps ;

19° Cette vertu opposée pénètre aussi tous les corps : elle

peut être communiquée, propagée, accumulée, concentrée et transportée, réfléchie par les glaces et propagée par le son ; ce qui constitue non seulement une privation, mais une vertu opposée positive ;

20^e L'aimant, naturel ou artificiel, est susceptible du magnétisme animal, et de la vertu opposée, sans que son action sur le fil soit altérée ; le principe du magnétisme diffère donc de celui du minéral ;

21^e Ce système fournira des éclaircissements sur la nature du feu et de la lumière, ainsi que dans la théorie de l'attraction, du flux et du reflux, de l'aimant et de l'électricité ;

22^e Il fera connaître que l'aimant et l'électricité artificielle n'ont, à l'égard des maladies, que des propriétés communes à une foule d'autres agents, et que s'il est résulté quelques effets utiles de l'administration de ceux-là, ils sont dus au magnétisme animal ;

23^e On reconnaîtra par les faits, d'après les règles pratiques que j'établirai, que le principe peut guérir immédiatement les maladies de nerfs, et médiatement toutes les autres ;

24^e Qu'avec son secours, le médecin est éclairé sur l'usage des médicaments ; qu'il perfectionne leur action, et qu'il provoque et dirige les crises salutaires, de manière à s'en rendre le maître ;

25^e En communiquant ma méthode, je démontrerai, par une théorie nouvelle des maladies, l'unité universelle du principe que je leur oppose ;

26^e Avec cette connaissance, le médecin jugera sûrement l'origine, la nature et les progrès des maladies, même les plus compliquées ; il en empêchera l'accroissement et parviendra à leur guérison sans jamais exposer le malade à des effets dangereux ou des suites fâcheuses, quels que soient l'âge, le tempérament et le sexe. Les femmes, même dans l'état de grossesse, et lors des accouchements, jouiront des mêmes avantages ;

27^e Cette doctrine, enfin, mettra le médecin en état de bien juger du degré de santé de chaque individu, et de le préserver des maladies auxquelles il pourrait être exposé. L'art de guérir parviendra ainsi à sa dernière perfection.

On le voit, la doctrine de Mesmer, qui, d'ailleurs, était peu arrêtée dans l'esprit de son auteur, jusqu'au jour où il fut contraint de la publier, est bien peu solide sur ses bases et à peine digne d'une critique sérieuse. Disons tout d'abord qu'elle n'avait rien d'original, malgré son apparente fantaisie. Un ouvrage postérieur à sa publication, et dont nous aurons à reparler, les *Recherches et doutes sur le Magnétisme animal*, du docteur Thouret, la reprend point par point et nous montre le tissu de plagiats qui la constitue. Tout y est emprunté aux auteurs que nous avons déjà cités : Paracelse, Van Helmont, Robert Fludd, Maxwell, le P. Kircher : tout, jusqu'au terme de Magnétisme animal, employé par Paracelse plus de deux cents ans auparavant, jusqu'à la réflexion du fluide par les glaces, empruntée à Maxwell.

Ces matériaux pillés dans les vieux auteurs, Mesmer les avait assemblés, en leur donnant un vernis moderne, pris lui aussi, dans les théories newtoniennes sur la gravitation et l'émanation des fluides. Cette notion des fluides lumineux, électrique, magnétique, abandonnée par les physiciens actuels, était fort en vogue à l'époque, et c'était, qu'on nous pardonne le mot, un assaisonnement habilement choisi pour faire accepter à des esprits superficiels et ignorants toute la doctrine en bloc. Nous ne suivrons point Thouret, ni l'érudit écrivain de l'*Antimagnétisme*, dans leur critique minutieuse, à travers ce chaos d'erreurs, et la simple lecture suffit pour en apprécier l'inanité.

Il est certain d'ailleurs que Mesmer ne l'élabora que bien malgré lui. Il eut de beaucoup préféré n'apporter que des faits, des observations d'expériences et des cures habilement présentées (nous avons vu qu'il en eut quelques-unes), et faire ainsi proclamer sa découverte, par les savants officiels sans en fournir d'explication, sans en révéler le prétendu secret. Son Mémoire ne nous dit, d'ailleurs, ni d'où il tire son fluide, ni comme il s'en rend maître, l'accumule, et le dirige, ni quelles sont les « lois mécaniques » auxquelles est soumis le fluide en mouvement. Il ne voulut, ni ne put jamais révéler ces choses. Le magnétisme de Mesmer est tout entier dans sa pratique : c'est de celle-ci, seule, que

s'inquiétèrent, d'ailleurs, les savants de l'époque, et ses disciples même, qui plus tard invoquèrent son nom, renoncèrent complètement à ses théories.

LE MAGNÉTISME DEVANT LA FACULTÉ

Le mémoire de Mesmer, dédié aux membres de la Faculté de Médecine, fut envoyé au Doyen, pour être présenté en séance à celle-ci. Mais le Doyen la garde par devers lui, et n'en fit même pas mention à ses collègues. Premier affront, qu'un autre devait suivre. Deslon s'était efforcé de recruter, parmi les docteurs régents, des amis qui voulussent bien s'associer à ses études sur le magnétisme, et au rapport qu'il voulait en faire. Il finit par en trouver trois, qui consentirent à suivre ses travaux pendant sept mois, puis qui l'abandonnèrent, de façon peu polie, d'ailleurs. Force fut à Deslon d'exécuter seul la promesse qu'il avait faite à Mesmer. Il prépara donc son discours, auquel Mesmer, plein d'une belle confiance, fit annexer pour la Faculté des propositions de son cru.

Mais pendant ce temps, un complot se tramait, au sein même de la Faculté, contre Mesmer et Deslon. Le magnétisme avait fini par porter ombrage à un grand nombre de médecins. Il fallait l'écraser dans la personne de Deslon : ce projet fut ainsi réalisé : Le 18 septembre 1780, jour de l'assemblée générale de la Faculté, où Deslon devait lire son rapport, le président donne la parole, non à celui-ci, mais à Raoul de Vauzemes, un des plus jeunes parmi les docteurs-régents. Il commença aussitôt contre Mesmer un réquisitoire violent, émaillé des injures les plus crues : « Les mots d'aventurier, de jongleur, de charlatan, d'imposteur, reviennent à chacune de ses phrases. » Après Mesmer, il passe à Deslon, et lui reproche d'avoir compromis la dignité de son état, en favorisant le charlatanisme, d'avoir insulté toutes les compagnies savantes, et spécialement cette Faculté, d'avoir abjuré la doctrine des écoles et la saine

médecine, et donné, pour appuyer ses faux principes, des observations de cures impossibles et invraisemblables. »

Son discours fut très applaudi. Deslon prit la parole après lui, et, sans répondre à ce réquisitoire, lut le discours où il demandait à la Société d'examiner la doctrine du magnétisme, puis les propositions de Mesmer : « M. Mesmer, dit-il, croit que s'il est de votre honneur de seconder les vues du gouvernement, il vous serait encore plus glorieux de provoquer son attention. En conséquence, il pense devoir vous laisser tout l'honneur des premières démarches. Ces démarches consisteraient à solliciter l'attention du gouvernement et la présence de ses délégués aux expériences du magnétisme animal. »

Il déposa sur le bureau les propositions de Mesmer et se retira. L'Assemblée, en guise de réponse, lui fit signifier l'arrêt suivant ?

« 1^o Injonction est faite à M. Deslon d'être plus circonspect à l'avenir ;

» 2^o Suspension pendant un an de voix délibérative dans les assemblées de la Faculté ;

» 3^o Radiation, à l'expiration de l'année, du tableau des docteurs-régents de la Faculté s'il n'a pas, à cette époque, désavoué ses « *Observations sur le Magnétisme animal* » ;

» 4^o Les propositions de M. Mesmer sont rejetées. »

On peut retrouver la relation de cet épisode dans le XXIV^e volume des Commentaires de la Faculté et dans le Précis historique de Mesmer.

Il faut bien l'avouer, même ici, la Faculté venait de commettre une véritable faute. Elle avait jugé les faits annoncés par Mesmer sans les examiner préalablement. Elle n'était pas restée ainsi dans une ligne essentiellement scientifique. Pour Deslon, les trois chefs d'accusation développés par De Vauzennes se réduisaient à un seul : celui de s'être associé au charlatanisme de Mesmer. Or, il avait été condamné sans qu'on eut prouvé ce charlatanisme.

La Faculté était depuis longtemps bien impopulaire ; ses récentes querelles avec la Société royale et la Société des chirurgiens, où les invectives et les propos blessants n'avaient

point été épargnés, avaient excité les railleries du public. Aussi Mesmer n'eut pas de peine à persuader à celui-ci qu'elle avait tous les torts, et le magnétisme fut-il plus en vogue que jamais. La Faculté dut bientôt s'avouer qu'elle avait en Mesmer un ennemi avec lequel il fallait compter; on le voit par l'inquiétude que lui suscita un de ses membres, Busson, 1^{er} médecin du comte d'Artois, qui était allé chez Mesmer se faire soigner d'une tumeur cancéreuse de la face. Sa maladie et son pronostic furent l'objet de plusieurs rapports de la part de Roussel de Vauzennes et de quelques autres, et par lesquels on se mit en garde contre une guérison possible au cours du traitement magnétique. — On peut voir par là l'importance que Mesmer avait acquise à ses yeux.

Une autre cure, attribuée au Magnétisme, vint rendre celui-ci plus populaire encore. Il s'agissait du fils de Kornmann, riche banquier des plus connus, qui sortit du traitement de Mesmer, guéri d'une cécité déjà très avancée.

IV

MESMER ET LE GOUVERNEMENT

IL REPOUSSE LES PROPOSITIONS DE CELUI-CI

Cependant, malgré ses succès, Mesmer est fort mécontent, ou feint de l'être. Puisque les corps savants l'ont rebuté, et que le gouvernement ne veut pas faire profiter l'humanité de sa découverte, en assurant à l'inventeur une situation honorable, il ira offrir à d'autres la gloire d'en doter l'univers. Il partira le 15 avril 1781.

A cette nouvelle, ses malades sont saisis d'épouvante. « Leurs alarmes, dit-il lui-même, pénétrèrent jusqu'au pied du trône. » La reine Marie-Antoinette, à laquelle il était recommandé, entre en pourparlers avec lui par l'intermédiaire du ministre De Maurepas, et, finalement, lui fait faire les offres suivantes :

Le gouvernement nommera cinq commissaires qui iront chez Mesmer pour y examiner sa découverte. « Si leur » rapport est favorable, on reconnaîtra, par une lettre ministérielle :

» 1^o Que M. Mesmer a fait une découverte utile.

» 2^o Que, pour récompenser M. Mesmer et l'engager à » établir et à propager sa doctrine en France, le roi lui » donnera en toute propriété un emplacement qui puisse » lui convenir pour y traiter le plus avantageusement possible des maladies, et communiquer ses connaissances » aux médecins.

» 3^o Que pour fixer M. Mesmer en France, et reconnaître

» ses services, il lui sera accordé une pension viagère de
» 2.000 livres.

» 4^e Que S. M. exige de M. Mesmer qu'il reste en
» France jusqu'à ce qu'il ait suffisamment établi sa doc-
» trine et ses principes, et qu'il ne puisse en sortir qu'avec
» la permission du roi ».

Ces propositions, Mesmer les accepta, et les signa. Quelques jours après, M. de Maurepas le faisait appeler, et lui annonçait qu'il était dispensé de tout examen préalable ; on lui accordait immédiatement une pension de 20.000 livres, et un loyer de 10.000 livres pour la maison qui lui conviendrait, pourvu qu'au nombre de ses élèves, il y en eut trois pour le gouvernement. Si ceux-ci reconnaissaient l'utilité de sa découverte, on lui promettait de nouvelles grâces. — Ainsi, c'était des *élèves*, et non des *juges*, qu'on le priait d'accepter. La proposition était belle.

Cependant, au grand étonnement du ministre, Mesmer refusa tout net. Il voulait un château et une terre en toute propriété ! — Il écrivit aussitôt à la reine Marie-Antoinette une longue lettre où il motivait son refus. Cette lettre, écrite en assez mauvais style, était, malgré son apparente obséquiosité, pleine d'impertinence et d'ironie hautaine. Il eut l'audace de la publier dans son « *Précis historique* ». On jugera du ton qu'il y prenait par les passages suivants :

« Je cherche un gouvernement qui aperçoive la nécessité de ne pas laisser introduire légèrement dans le monde une vérité qui, par son influence sur le physique des hommes, peut opérer des changements que dès leur naissance, la sagesse et le pouvoir doivent contenir et diriger dans un cours, et vers un but salulaire. Les conditions qui m'ont été proposées, au nom de Votre Majesté, ne remplissent pas ces vues : *l'austérité de mes principes me défendait impérieusement de les accepter.*

» Ce n'est assurément ni par cupidité, ni par amour d'une vaine gloire, que je me suis exposé au ridicule present, dont votre Académie des sciences, votre Société royale, et votre Faculté de médecine ont prétendu me couvrir tour à tour. — Après leur refus, je me suis cru au point que le

gouvernement devait me regarder de ses propres yeux : trompé dans mon attente, je me suis déterminé à chercher ailleurs ce que je ne pouvais plus raisonnablement espérer ici. »

Il annonce ainsi son départ prochain :

« Au 18 septembre prochain, il y aura un an que j'aurai fondé mon unique espérance sur les soins vigilants et paternels du gouvernement. A cette époque, j'espère que Votre Majesté jugera mes sacrifices assez longs, et que je ne leur ai fixé un terme, ni par inconstance, ni par humeur, ni par inhumanité, ni par jactance. »

On reste confondu de tant de hauteur et de fatuité. On peut dire que jamais, dans l'histoire de l'art et de la science, un inventeur ne reçut à ses débuts d'encouragement aussi généreux, ni venant de plus haut. Ce qu'un homme de génie eut accepté avec joie et reconnaissance, Mesmer le refusa. Il devait se repentir, mais trop tard, de sa trop grande exigence.

MESMER ET LA SOCIÉTÉ DE L'HARMONIE

Comme il l'avait dit, il quitta la France en août 1781, un peu avant la date qu'il avait fixée. Il emmenait avec lui, à Spa, deux amis qui devaient tenir une grande place dans son histoire : Kornmann, le premier, qui nous est déjà connu, le suivait pour ne point interrompre le traitement dont son enfant se trouvait si bien. Le second, Jean de Bergasse, avocat au Parlement, suivait le traitement de Mesmer depuis six mois, à raison de 10 louis par mois, et était devenu son inséparable. Mesmer, qui écrivait fort mal le français et le parlait plus mal encore, avait besoin d'un ami dont la plume le défendit contre ses nombreux adversaires. Aussi cherchait-il à s'attacher étroitement Bergasse, homme d'une intelligence supérieure, d'une honnêteté parfaite, et doué d'un grand talent d'écrivain. Pour cela, il le persuada de la nécessité de ne pas interrompre un seul jour son traitement. Bergasse, souffrant depuis son enfance d'une névrose dont les médecins n'avaient pu le guérir, et « dégoûté » de ceux-ci, se laissa convaincre. De son propre aveu, d'ailleurs, il allait toujours mieux sans être jamais guéri.

La retraite de Mesmer n'était qu'une feinte, il ne resta que quinze jours à Spa, revint à Paris, et reprit ses traitements en compagnie de Deslon. Celui-ci se trouvait assez embarrassé. Pour que le décret de la Faculté qui le frappait eut force de loi, il fallait qu'il fût ratifié par la Faculté même dans deux autres assemblées. Une déjà avait

été tenue. Mesmer pressait Deslon de demander la seconde, car ils se proposaient d'en appeler ensuite au Parlement. Or Deslon, menacé du côté de la Faculté, et de l'autre ignorant encore des secrets de la doctrine magnétique, hésitait à s'engager à fond dans la voie que Mesmer lui proposait, et pressait celui-ci de lui révéler sa doctrine tout entière. Mesmer se dérobaît toujours.

En juillet 1782, Mesmer retourne à Spa, emmenant avec lui ses fidèles, Kornmann et Bergasse. Ils y étaient depuis trois semaines, quand ils apprennent que Deslon a comparu devant la Faculté, qu'il a été définitivement condamné — mais qu'il vient néanmoins d'ouvrir un « traitement » public, où non seulement ses clients personnels, mais encore ceux de Mesmer, accourent en foule. Mesmer, à cette nouvelle, tombe dans la consternation. Il s'écrie qu'il est ruiné, que Deslon, qui ne sait rien de sa découverte, va en accaparer toute la gloire et le profit. Ses amis, fort embarrassés, prient Bergasse, qu'ils savent habile, de s'intéresser à son sort. Bergasse connaît déjà quelque peu Mesmer, pour avoir éprouvé, en 1781, les effets de son ingratitude. A cette époque, en effet, il a écrit pour défendre son maître, la « Lettre d'un médecin de Paris à un médecin de Londres ». Et le succès de cet opuscule, qui fut grand, loin de lui valoir les remerciements du bénéficiaire, ne lui en attira que des marques de dépit. C'est que, quand il s'agit de Magnétisme, Mesmer entend que tous les succès doivent être pour lui seul, et non pour ses disciples. — Bergasse avait été très affecté de cette rebuffade, aussi hésite-t-il cette fois à se mêler des affaires de son médecin. Il cède enfin, devant le désespoir de celui-ci, et les sollicitations de ses amis.

Il écrit d'abord une lettre au doyen de la Faculté, où Mesmer, qui la signe, désavoue Deslon, comme s'étant fausement prétendu possesseur de sa doctrine. Puis, sur les conseils de Kornmann, il imagine le plan d'une souscription, qui permettra d'assurer la fortune de Mesmer, et le mettra en état de publier le plus tôt possible sa découverte et sa doctrine. Mesmer, quelque peu revenu de ses hautes visées, et regrettant sans doute les propositions de la reine, disait

souvent, à cette époque, qu'il vendrait son secret pour 3.000 fr. de rentes viagères. Bergasse lui fit la part plus belle : la souscription était de 100 actions de 100 louis chacune. Une fois la liste complète, Mesmer devait rassembler ses actionnaires, leur livrer le secret du magnétisme, et les rendre ainsi légitimes possesseurs de sa découverte.

On rentra donc à Paris, après trois mois d'absence, et Bergasse déposa chez M^e Margautin, notaire, le plan de la souscription, avec le modèle d'un acte, où le souscripteur s'engageait à payer, à la première réquisition, la somme de 2400 livres. Au bout d'un mois, Bergasse avait tant fait, qu'il avait trouvé 12 souscripteurs. Un d'eux, le Bailly des Barres, de l'ordre de Malte, pressé de partir pour cette île, obtint, moyennant 1.000 écus de rentes viagères, la connaissance de la doctrine pour lui et pour un médecin qui devait l'accompagner. — Bergasse, qui obtint cela de Mesmer, non sans peine, dut plus tard, lorsque la souscription fut complète, user de toute son influence et de tous ses moyens près de ce dernier pour affranchir le bailly de son engagement.

Pendant ce temps, Deslon et Mesmer se réconciliaient. Ils avaient encore besoin l'un de l'autre. Deslon voulait avoir le secret de Mesmer, Mesmer voulait s'appuyer du crédit de Deslon, et d'ailleurs, celui-ci n'offrait-il pas au maître les malades qu'il avait attirés chez lui, et 100 souscripteurs de province à 1.000 écus chaque ? Il n'en fallait pas plus pour que Mesmer lui ouvrit les bras, et laissât là ses anciens amis. Comme Bergasse lui en témoignait son étonnement, il lui répondit tout net qu'« il n'avait plus besoin de lui », Deslon, déçu dans ses espérances, quitta Mesmer et se remit à magnétiser pour son compte. Mesmer, alors, de retourner à Bergasse, qui, toujours faible, toujours malade, toujours généreux, se remit à sa disposition.

L'avocat proposa, avec les douze souscripteurs actuels, de former une société qui deviendrait dépositaire de la doctrine, se chargerait de la répandre quand la souscription serait complète, et dont chaque membre s'engagerait au secret jusqu'à cette époque. Bergasse dressa en outre, de concert

avec Mesmer, les règlements provisoires de la « Loge de l'Harmonie », — tel était le nom que Mesmer avait imposé à la jeune société. Ces règlements furent adoptés et signés par tous.

Mais, à la première réunion, Mesmer, avant de commencer ses cours, voulut qu'on lui garantît les 240,000 fr., montant de la souscription en projet. On transigea, après bien des difficultés, en lui promettant, en sus des 1200 louis versés, une somme égale si, dans quatre mois, 12 autres adhérents n'étaient pas acquis. Chacun s'engagea, en outre, par un acte particulier, à garder le secret, à peine de 50,000 écus de dommages-intérêts. Par un sentiment de délicatesse, peut-être exagéré, on ne spécifia pas dans cet acte, que le signataire devait être libéré de ses engagements aussitôt la souscription remplie. Le but de la Société n'était-elle pas de rendre publique la doctrine magnétique? Mesmer devait, nous le verrons, abuser étrangement de la confiance de ses souscripteurs.

Quoi qu'il en soit, la *Société de l'Harmonie universelle* était constituée au printemps de l'année 1783, et comptait bientôt 48 membres. Parmi eux figuraient les noms les plus illustres de France. MM. de Montesquieu, de la Fayette, de Noailles, de Choiseul - Gouffier, de Chastellux, de Puységur, le bailli des Barres et son frère, des savants comme Cabanis et Berthollet. Le siège de la « Loge » fut établi rue Coq-Héron, à l'hôtel de Coigny. Elle fut aménagée, selon le vœu de Mesmer, sur le modèle de celle des Francs-Maçons. Sur le fronton du bâtiment, on voyait un autel ardent, un ciel étoilé, avec la lune dans son plein, et la devise : *Omnia in pondere et mensurâ*.

Mesmer était désormais contraint de révéler sa doctrine. Comme il parlait fort difficilement le français, on nomma quatre rédacteurs, chargés de recueillir la parole du maître, et de la transmettre à leurs collègues. Bergasse fut un de ces délégués : Il fut bien déçu quand il constata l'indigence de la théorie dictée par Mesmer.

« A travers beaucoup d'idées incohérentes, même contradictoires, je vis bien quelques aperçus d'une grande éten-

» due, et en partie neufs pour moi, mais ces aperçus ne
» paraissaient point appartenir aux principes d'où on les
» faisait dépendre. Et ces principes eux-mêmes n'étaient
» pas toujours vrais, pour un homme qui, habitué de
» bonne heure à la méthode des géomètres, n'adopte guère
» que ce qui lui est démontré. En un mot, il me parut
» que le docteur Mesmer, par les expériences qu'il nous
» avait mises sous les yeux, et par quelques-uns de ses
» aperçus, nous avait préparés à une vaste théorie sur la
» nature et sur l'homme, mais que cette théorie était à
» peine commencée ».

Mesmer, en effet, semblait s'en tenir à déclarer que le magnétisme animal devait être considéré comme un sixième sens : « Les sens ne se décrivent, ni ne se définissent : ils se sentent. Le magnétisme doit se transmettre par le sentiment, qui seul peut en rendre la théorie infallible. »

Bergasse, déçu, proposa quelques doutes sur la doctrine incohérente que donnait Mesmer, et fit nommer, pour l'épurer, un comité d'instruction. Mais les enthousiastes admirateurs du maître l'empêchèrent de fonctionner.

Cependant, le public attendait avec impatience les révélations promises. Ne les voyant pas venir, il se vengeait sur les sociétaires. On tournait la « Loge » en ridicule, on la présentait comme une société secrète, et l'on décrivait des séances fantaisistes. A ce moment parurent dans le *Journal de Paris* les révélations de Gallard de Montjoie, contrôleur général des fermes du roi, à Versailles. Ancien malade de Mesmer et de Deslon, il disait tout ce qu'il savait du Magnétisme animal, et ce qu'il en avait appris chez ceux-ci. Sa théorie n'était d'ailleurs qu'un chaos d'insanités, ne méritant aucun intérêt. Il terminait son exposé en disant que Deslon était passé maître en l'art du Magnétisme, et, qu'à tout prendre, s'il aimait mieux être l'élève de Mesmer, il préférerait être le malade de Deslon, « plus au courant des mœurs françaises et de la société parisienne ». — Ces révélations firent grand bruit. « Il faut l'avouer, dit Bergasse, ce que le docteur Mesmer nous avait donné ne valait guère mieux que le contenu de ses lettres ». Bergasse prit néanmoins la

défense de son maître avec tant de modération, de simplicité et de talent, qu'il attira, sur la Société de l'harmonie, la bienveillance générale, et que, quinze jours après, cinquante souscripteurs nouveaux étaient inscrits.

On proposa alors, la souscription étant presque complète, de changer l'engagement de chaque élève, d'y supprimer les 50,000 écus de dommages-intérêts. Mesmer refusa d'abord. Mais il dut se rendre, et ne plus exiger qu'une simple parole d'honneur.

Bergasse dut bientôt apaiser, d'ailleurs, les murmures qui s'élevèrent au sein de la Société. Les élèves n'étaient pas contents de l'enseignement théorique. Ils demandèrent à Bergasse un exposé plus net et plus clair que celui qu'on leur avait donné. Bergasse y consentit, et rédigea en quinze jours des cahiers, où il s'efforça d'enchaîner en système les propositions décousues de Mesmer. « Pour faire cet enchaînement, j'eus besoin, dit-il, d'associer à ses idées, beaucoup » d'idées qui n'étaient pas de lui, mais qui m'appartenaient. » Si j'avais osé, j'aurais fait plus : j'aurais écarté de mon » travail une foule d'erreurs que je fus obligé d'y laisser » parce que c'étaient les erreurs de Mesmer, et qu'au fond, » on ne demandait pas mes idées, mais les siennes. »

Ce cours apaisa les esprits. Si d'ailleurs les élèves étaient peu contents de l'enseignement théorique, si l'on peut dire que, de ce côté, ils étaient volés, ils se montraient pleinement satisfaits de l'enseignement pratique. En peu de jours, il étaient arrivés à magnétiser aussi bien que le maître, et ils obtenaient des résultats très appréciables. Aussi leur enthousiasme ne se refroidissait pas : tous furent pour la nouvelle doctrine d'ardents prosélytes. Ils allèrent partout la prêcher ; et le nombre des souscripteurs fut bientôt dépassé. Mesmer toucha 100.000 livres en plus des 240.000 promises. De Paris, le magnétisme gagna les provinces, qui envoyèrent leur tribut à Mesmer ; ses disciples ayant fondé un peu partout des « loges » dépendant de celle de Paris, et la moitié du produit de leurs cotisations revenant à Mesmer.

Celui-ci, s'il en accepta une grande partie, abandonna le reste aux pauvres malades. Un autre trait d'honnêteté fut la

restitution spontanée qu'il fit à Boutrou, membre de l'Académie de médecine, de 2400 livres de sa cotisation, lorsque celui-ci quitta la Société « avant d'avoir achevé son instruction ». Un pareil acte de la part de Mesmer est assez rare pour qu'il vaille la peine d'être noté.

Une autre défection, qui fit plus de bruit que celle de Boutrou, fut celle de Berthollet. Celui-ci, au bout de 15 jours d'assiduité aux cours, quitta la réunion brusquement, et publia le lendemain une lettre où il déclarait que « les effets du magnétisme étaient purement dus à l'imagination, à l'effet des frictions sur les parties nerveuses », et qu'il regardait « la doctrine et les pratiques auxquelles elle servait de fondement, comme entièrement chimériques ». — La colère des membres de la Société fut grande, mais l'effet produit dans le public était déplorable pour eux.

En novembre 1784, les six syndics nommés au mois de juillet précédent pour administrer les affaires de la Société, assemblèrent celle-ci, et déposèrent les propositions suivantes :

Mesmer ayant touché 200.000 livres de plus qu'il n'était prévu, on lui demandait de reconnaître :

- 1^{re} Que la souscription était remplie ;
- 2^e Que tous les médecins ayant payé 100 louis puissent se dédommager en ouvrant des cours de magnétisme, le comité estimant « qu'on avait tort de demander de l'argent aux gens de l'art pour se mettre dans le cas d'être utiles ; »
- 3^e Que le comité pût pourvoir au remboursement des médecins ne pouvant faire ces cours ;
- 4^e Que, pour instruire de nouveaux élèves, on n'exige plus de ceux-ci que les dépenses communes de la Société.
- 5^e Que la Société fût reconnue propriétaire de la découverte du magnétisme animal, et que les règlements fussent rédigés en conséquence.

On voit par la nature de ces propositions l'esprit vraiment noble et généreux qui animait la Société. Il n'en était pas de même de son président, qui les refusa tout net. Il avait depuis un an fait des dépenses secrètes, et voulait rentrer dans ses fonds. De plus, voyant qu'il n'y avait plus grand chose à gagner, en restant en France, il nourrissait le dessein

de gagner l'Angleterre, et d'y vendre à nouveau sa découverte. Il avait donc tout intérêt à empêcher la divulgation de son prétendu secret. Mais le comité tint ferme. Il marchandait, alors, et proposa de réduire à 50 louis, puis à 25, la cotisation des nouveaux adhérents, alléguant qu'autrefois le gouvernement lui avait alloué 30.000 livres de rentes, et qu'il voulait les récupérer. Le marquis de Puységur se leva : « Eh bien ! dit-il à Mesmer, dites-nous ce qu'il vous manque pour compléter ces 30.000 francs de rente : nous vous les ferons. Mais plus d'élèves payants ! Et que des hommes qui croient être les bienfaiteurs de l'humanité ne jouent pas à côté de vous le rôle peu honorable de vos gens d'affaires, et d'exacteurs du genre humain ! »

Le sol de Paris, nous le verrons bientôt, commençait à devenir brûlant pour Mesmer : Il méditait de fuir en Angleterre, pour continuer à y exploiter sa découverte ; il voulait donc pour cela conserver à celle-ci tout l'attrait du secret. Ce secret, les actionnaires l'attendaient encore, comme l'avait attendu Deslon. Le moment était venu, selon eux, de le leur révéler enfin, puisqu'ils avaient payé. Par un dernier mouvement de générosité, ces « honnêtes gens » offrirent à Mesmer le supplément de 20.000 écus, qui devait parfaire ses 30.000 francs de rente, et le sommèrent de s'exécuter.

Celui-ci, pour ne pas le faire, use de tous les expédients. Il se retranche d'abord derrière les apparences d'une prudence exagérée, alléguant le danger de publier une telle découverte sans les garanties d'une réserve éclairée. — Il invoque ensuite les élèves qu'il a fait admettre à titre gratuit et qui sont à sa dévotion. Le Comité riposte qu'il ne doit de comptes qu'à ceux qui ont versé la cotisation. — Mesmer, ensuite, paie d'audace et nie l'existence de la souscription et de la Société, disant qu'il n'a pas signé les prospectus de celle-ci, qu'il n'a d'autres engagements que des engagements individuels, et que ses souscripteurs sont, en vertu desdits engagements d'honneur et donnés par écrit, perpétuellement obligés au secret. — Le Comité lui présente alors les lettres et les écrits publics où il parle de la souscription.

Mesmer, voyant que le Comité se refusait aussi fermement à devenir le ministre d'une doctrine occulte et s'opposait ainsi au progrès de sa fortune, résolut de le faire proscrire de la Société.

Pour cela, il rédigea, seul, un règlement pour les différentes Sociétés de l'Harmonie. Ce règlement, qui fut publié ensuite et dont on peut voir un exemplaire à la Bibliothèque Nationale, est un monument d'arbitraire et de despotisme ridicule. On y voit que Mesmer, seul, aura droit à tel titre. Mesmer, seul, pourra apporter des modifications à la doctrine enseignée dans les Sociétés. Le plan de ces cours devra être soumis au visa de Mesmer. Le nombre des membres de ces Sociétés est limité à 50 ; il ne sera jamais dépassé ; aucun étranger n'y sera admis. Chaque membre devra prêter le serment de garder la doctrine secrète, etc...

Le Comité, à qui ces règlements furent soumis, les rejeta avec dédain. Mais Mesmer ne se tint pas pour battu. Il circonvint habilement, et en particulier, une grande partie des membres de la Société, leur fit signer les règlements, et, le jour de l'assemblée venu, ceux-ci furent acceptés à la majorité des voix, tandis que ceux du Comité étaient repoussés. Le comité lui-même fut cassé : il comprenait Bergasse, Kornmann, d'Epresmenil, et le comte d'Avaux, c'est-à-dire les artisans de la fortune de Mesmer, et ses plus chauds défenseurs devant le public et les corps savants. Mesmer donnait ainsi la mesure de son ingratitude, mesure incomplète, d'ailleurs, car à la séance suivante, il faisait nommer un autre comité, qui envoya son secrétaire, avec un valet, dans la salle de réunion de l'ancien comité, pour y confisquer tous les papiers. On espérait ainsi anéantir les titres qui pourraient s'y trouver contre Mesmer. Et à une autre assemblée, celui-ci faisait chasser de la Société Kornmann, Bergasse, d'Avaux, Pilos, Ruilly, et la plupart de ceux qui, les premiers, avaient signé la souscription. — L'ancien comité, d'ailleurs, ne se départit pas de ses pouvoirs. Il dénonça les procédés de Mesmer, se fit renommer dans une autre assemblée de la Société, et décida d'ouvrir des cours publics.

Bergasse fut des premiers professeurs. Son éloquence et

son talent lui valurent un succès que Mesmer, attaqué déjà de toutes parts, ne put voir sans jalousie. Il intenta à Bergasse, au comte de Pilos et au comte d'Avaux, un procès devant le Tribunal des Maréchaux, comme ayant failli à leur parole en révélant son secret. D'Epresmenil riposta en publiant le petit opuscule intitulé : « Sommes versées entre les mains de M. Mesmer pour avoir le droit de publier sa découverte. » On y voit que, tant de ses souscripteurs de Paris, que des Sociétés de province et des colonies, Mesmer avait touché 364,764 livres. C'était écrasant pour Mesmer. Il était d'ailleurs prêt à fuir en Angleterre. Il partit sous un nom d'emprunt. Mais en partant, il répandit à profusion dans le public la « lettre de l'inventeur du magnétisme animal », qui n'est qu'une diatribe aussi injurieuse que déloyale envers ses anciens bienfaiteurs.

VI

LE MESMÉRISME ET LES CORPS SAVANTS

Depuis l'arrêt de la Faculté de médecine contre Deslon et Mesmer, arrêt confirmé dans deux assemblées consécutives de cette Société, le gouvernement, comme les corps savants, avait semblé se désintéresser du magnétisme. Mais il leur fallut sortir de cette réserve, en présence de l'agitation que produisait cette doctrine dans le public. Sur tous les points de Paris s'étaient installées des cliniques où l'on magnétisait. Il n'était pas de ville de province, où un médecin, au moins, ne soignât tous ses malades par cette méthode. Les ennemis et les amis de celle-ci se livraient, dans les journaux et les brochures spéciales, des combats homériques. Le gouvernement s'émut de cet état de choses. — Le 12 mars 1784, le roi nomma, pour juger la question, une commission de neuf membres. Cinq étaient pris dans l'Académie des sciences : Franklin, Leroy, Bailly, De Bory et Lavoisier. Les autres : Borie, Sallia, D'Arcet, Guillotin, dans la Faculté de médecine. Une autre commission fut prise, un peu plus tard, au sein de la Société royale de médecine. Elle était composée de Poissonnier, Caille, Mauduyt, Audry, et Laurent de Jussieu, et devait faire de son côté un autre rapport au roi sur le même sujet.

En 1781, la Faculté avait condamné le magnétisme sans l'avoir jugé, et s'était ainsi donné tous les torts aux yeux du public. Cette fois encore, les commissaires du gouvernement commirent une faute que surent exploiter les partisans

de Mesmer. Au lieu d'aller chez celui-ci procéder à leur enquête, ils se rendirent chez Deslon, alléguant que « les principes de M. Deslon étaient les mêmes que ceux des vingt propositions que M. Mesmer avait fait imprimer en 1779. »

Les partisans de Mesmer objectèrent que celui-ci avait, en outre des principes contenus dans ces propositions, un secret qu'il n'avait encore confié, ni au gouvernement, malgré les ouvertures de celui-ci, ni même à Deslon, et que ce secret, seule la Société de l'Harmonie avait qualité pour le connaître et l'enseigner. Bergasse écrivit à ce sujet une lettre à Franklin et au baron de Breteuil, alors ministre.

Les commissaires passèrent outre. Sans doute ils aimaient mieux aller chez un docteur-régent, même déchu de ses droits, que chez Mesmer, qui, à leurs yeux, n'était qu'un vulgaire charlatan. Il n'en est pas moins vrai qu'ils firent une faute, grâce à laquelle les Mesmériens purent se couvrir contre leur jugement.

La Faculté, de son côté, entraît à nouveau dans la lutte. Il était temps, car l'ennemi avait pénétré jusqu'en son sein; beaucoup de médecins venaient chez Mesmer et vingt-et-un de ses propres membres étaient allés recevoir les leçons de Deslon.

Un jour d'assemblée générale, trente docteurs magnétisants sont cités à comparaître. Ils attendent dans une salle et sont appelés à tour de rôle devant l'assemblée. L'un d'eux, Thomas d'Onglée, docteur-régent, nous raconte ainsi son aventure : « Je fus interrogé en criminel et je me croyais » transféré en la chambre de la Tournelle.... On finit par » me présenter un arrêté de la Compagnie et une formule » à laquelle je ne crus pas devoir m'assujettir. » La formule était celle-ci :

Aucun docteur ne se déclarera partisan du magnétisme animal, ni par ses écrits, ni par sa pratique, sous peine d'être rayé du tableau des docteurs-régents.

« Je ne voulus point signer, continue d'Onglée, et répétai » à la Faculté, pour lui prouver mon zèle et ma soumission; » que je n'avais pas encore trouvé dans cette méthode un

» degré d'utilité suffisant pour lui en rendre compte. Mais
» que j'y avais observé quelques effets pouvant être attribués
» à l'action de la chaleur d'un homme sain sur un homme
» infirme ou malade... et que je leur promettais de ne
» point pratiquer cette méthode chez mes malades ».

Il n'en fut pas moins frappé, comme tous les réfractaires. Les *Registres commentaires* motivent ainsi cette décision : « *Après les avoir tous entendus, il n'est que trop démontré que M. Deslon et certains docteurs, oublieux des serments et des vertus convenant à un médecin, ont compromis leur nom dans une nouvelle milice de charlatan, qui, trompant la crédulité facile des mortels, par le vain espoir de leur faire recouvrer la santé, conspire en secret contre le salut des citoyens, leurs bonnes mœurs, et leurs fortunes.* »

Encore une fois, comme nous le voyons dans le récit de Th. d'Onglée, la Faculté condamnait les magnétisants de parti-pris, et sans examen. Mesmer, encore une fois, paraissait victime d'une malveillance non motivée. Le décret parut, il est vrai, 13 jours après le rapport des commissaires royaux. Mais il avait été préparé bien avant, et le public ne s'y trompa point.

Le rapport de la première commission, nommée le 12 mars, et prise au sein de l'Académie des Sciences et de la Faculté, parut le 11 août 1784.

Les commissaires, dit le rapport, demandèrent à Deslon trois choses : « 1^o Leur faire constater l'existence du magnétisme animal ; 2^o Communiquer ses connaissances sur cette découverte ; 3^o En prouver l'utilité dans la cure des maladies ».

La Commission, après avoir observé ce qui se passait chez Deslon, se trouvant peu convaincue de l'existence du fluide, résolut d'expérimenter elle-même. Ses membres se magnétisèrent réciproquement, à plusieurs reprises, sans aucun résultat. Ils prirent ensuite sept malades, qu'on magnétisa chez Franklin, à Passy : trois seulement ressentirent quelque chose. On en prit quatre autres, dont deux perçurent quelques sensations, mais trop fugitives et pouvant être attribuées à d'autres causes. L'*attouchement*, la *pression*

et surtout l'*imagination* des sujets, leur parurent être la cause des sensations perçues. L'imagination leur paraissant jouer un si grand rôle dans le magnétisme, ils dirigèrent alors leurs recherches dans ce sens. Toute une série d'expériences fut organisée et aboutit au résultat prévu. Telle fut la conclusion de leur rapport :

« Les commissaires ayant reconnu que le fluide magnétique animal ne peut être perçu par aucun de nos sens ; qu'il n'a eu aucune influence ni sur eux-mêmes, ni sur les malades qu'ils lui ont soumis ; s'étant assurés que les pressions et les attouchements occasionnent des changements rarement favorables dans l'économie animale, et des ébranlements toujours fâcheux dans l'imagination ; ayant enfin démontré, par des expériences décisives, que l'imagination sans magnétisme produit des convulsions, et que le magnétisme sans l'imagination ne produit rien, ils ont conclu, d'une voix unanime, que rien ne prouve l'existence du fluide magnétique animal ; que ce fluide, sans existence, est par conséquent sans utilité ; que les violents effets qu'on observe au traitement public appartiennent à l'attouchement, à l'imagination mise en action, et à cette imitation machinale qui nous porte malgré nous à répéter ce qui frappe nos sens. Et en même temps, ils se croient obligés d'ajouter, comme une observation importante, que les attouchements, l'action répétée de l'imagination, pour produire des crises, peuvent être nuisibles ; que le spectacle de ces crises est également dangereux, à cause de cette irritation dont la nature semble nous avoir fait une loi ; et que par conséquent tout traitement public où les moyens du magnétisme sont employés, ne peut avoir à la longue que des effets funestes. »

Ce rapport, dû à la plume de Bailly, est, dit M. Gilles de la Tourette « une œuvre scientifique de premier ordre, qui mérite encore d'être consultée aujourd'hui par ceux qui s'intéressent à l'hypnotisme, et aux maladies du système nerveux ». Il ne fut pas le seul que rédigèrent les commissaires ; ils en signèrent un autre, destiné à être lu du roi seul, et qui ne fut publié que longtemps après le premier. Si celui-ci est intéressant par sa profondeur scientifique et la

philosophie émanant de ses aperçus, le second n'est pas moins curieux à un autre point de vue. Il vise uniquement le danger que présente pour les mœurs la pratique du magnétisme, telle qu'elle se fait chez Mesmer et Deslon ; et l'auteur y pousse l'analyse jusqu'à ses extrêmes limites, sans cesser pour cela d'employer des termes aussi honnêtes que précis.

Ce sont surtout, dit-il, des femmes qui tombent en crise, car elles ont les nerfs plus mobiles, l'imagination plus exaltée ; or, quelle est la cause de ces crises, sinon l'égarement des sens, l'émotion morale et physique où les plongent le contact si étroit dans lequel elles se trouvent avec le magnétiseur, les attouchements auxquels se livre celui-ci, etc.... On voit le danger quand on songe que la plupart des femmes qui ont éprouvé ces sensations les recherchent à nouveau avec une ardeur extrême, que les plus honnêtes ne se rendent pas compte, toutes, de la nature de ce désir, ou ne s'en rendent compte que lorsqu'il est trop tard ; que le médecin, tout honnête qu'il soit lui-même, n'est pas moins un homme, et sujet à toutes les défaillances.

Le magnétisme est donc aussi dangereux pour les mœurs que nuisible à la santé des malades.

Les commissaires de la Société royale de médecine présentèrent leur travail cinq jours après les autres. Leurs conclusions étaient les mêmes.

Ces deux rapports furent publiés par les soins de l'Imprimerie royale et répandus à 80,000 exemplaires. Ils firent tous deux une grande impression. Mais le second, moins bien rédigé, d'ailleurs, reçut une grave atteinte. Un des membres de la Commission, Laurent de Jussieu, refusa de le signer et publia, un mois après, un rapport particulier. Les attouchements, les frictions, l'imitation et l'imagination des sujets, quoique devant entrer en ligne de compte, ne lui paraissaient pas fournir une explication suffisante de tous les phénomènes qu'il a pu observer. La *chaleur* apportée par le frottement et le contact doit, pour lui, y entrer pour une bonne part et « *serait le fluide dont l'existence est si débattue* ».

Il tint ferme d'ailleurs contre les protestations de ses collègues, et les menaces du ministre de Breteuil.

Un peu avant le travail des membres de la Société royale, un livre, intitulé : « *Recherches et doutes sur le Magnétisme animal* », avait paru avec l'approbation de la Compagnie. Il était dû à l'un de ses associés, le docteur Thouret, et destiné à préparer le public à la lecture du rapport. Ce livre, dont nous avons déjà parlé, eut un grand succès, grâce à sa forme littéraire, à l'esprit piquant qu'on y trouve répandu, cachant une érudition profonde. On le lit encore aujourd'hui avec beaucoup d'intérêt.

Pour ne pas succomber sous ces coups répétés, la doctrine du magnétisme avait besoin de tout le talent de ses adeptes. Il faut reconnaître que celui-ci ne faillit point. Ce furent d'abord les « *Doutes d'un Provincial* », exprimés par Servan, et où celui-ci répond aux « Doutes » de Thouret avec beaucoup de verve satirique et mordante pour la médecine et les médecins d'alors.

Puis vint l'« *Analyse du rapport des commissaires* », par Bonnefoy, président du Collège royal de chirurgie de Lyon, savant très austère et très distingué, et fervent disciple de Mesmer.

Ce fut enfin l'ouvrage de Bergasse, « *Considérations sur le magnétisme animal et la théorie du monde et des êtres organisés* ». L'auteur s'y était mis en frais d'enthousiasme et d'éloquence ; il en parla plus tard avec satisfaction, et il crut y avoir servi efficacement la cause du magnétisme. Mais si le livre eut beaucoup de succès à l'époque, il ne résiste guère aujourd'hui à une simple lecture, car que peut le talent, mis au service d'une cause vaine ? L'effet produit, si fort qu'il soit, ne peut être que passager. Bergasse, après un plaidoyer pour la personne de Mesmer, s'efforce d'y prouver l'existence de son fluide. Il donne ensuite une théorie magnétique du monde universel. Passant aux applications, il démontre que le magnétisme influera d'une manière avantageuse sur l'homme considéré individuellement et à l'état de société. Il étudie son influence future sur les mœurs, les beaux-arts, les sciences, etc... Il examine même s'il n'y a

pas à tirer de sa doctrine un système d'éducation universelle, et « s'il ne serait pas possible de donner à nos législations, si incertaines, une base déterminée, et à l'opinion qui gouverne tout, mais varie sans cesse, des éléments qui ne changent plus. »

On voit, à l'exposé de ce plan, jusqu'où allait l'enthousiasme des disciples de Mesmer, quelle était la hauteur de leurs aspirations. Malheureusement, ces philosophes désintéressés, ces ardents philanthropes, se mettaient au service d'une doctrine sans fondement, et d'un apôtre sans scrupules.

L'ouvrage de Bergasse fut d'ailleurs la cause d'une brouille entre son auteur et Mesmer, qui, toujours ombrageux du succès d'autrui, le fit déprécier tant qu'il pût.

Et cependant, la situation de la doctrine magnétique et de ses adeptes était devenue des plus précaires. Elle était désormais menacée par un arrêt du Conseil, par les conclusions de deux rapports. La Faculté, non contente du décret rendu contre ses membres magnétisants, avait approuvé ces rapports, et avait fait imprimer et publier l'acte d'approbation. Le ministère public, prenant en considération toutes ces décisions des corps savants officiels, voulut entamer des poursuites contre les magnétiseurs. Ceux-ci, pour se mettre à l'abri, n'eurent que le temps de présenter à « nosseigneurs » du Parlement une requête, écrite avec noblesse par Bergasse, et où ils protestaient contre le jugement des commissaires ; jugement basé sur l'étude de procédés et de principes qui n'étaient point ceux de Mesmer. Cette requête, grâce à l'influence du conseiller Duval d'Epresmenil, fut acceptée par le Parlement.

VII

MESMER ET LE PUBLIC — SA FUITE

SES DERNIÈRES ANNÉES

Malgré le dévouement de ses défenseurs, Mesmer dut céder aux attaques dont il était l'objet. Celles-ci, déjà violentes au début, étaient devenues insoutenables. De toutes parts, pamphlets et caricatures pleuvaient sur le magnétisme et la malheureuse Société de l'Harmonie. Nous n'avons pas à retracer ici les péripéties de cette campagne, dont M. Gilles de la Tourette, dans sa très intéressante conférence sur « *Mesmer et la caricature*, » a esquissé les traits les plus saillants. Quelques-uns cependant des pamphlets et des ripostes qu'ils suscitaient sont encore dignes d'être lus avec intérêt.

Mesmer, frappé d'ostracisme par les corps savants, succombait en outre sous le ridicule. Aussi songeait-il à fuir, quand l'abandon de ses fidèles vint hâter son départ. Il quitta Paris, au milieu de 1785, sous un nom d'emprunt, et se réfugia en Angleterre. Nous avons vu qu'il paya ses bienfaiteurs d'un dernier trait d'ingratitude, en essayant de les déshonorer aux yeux du public. Il s'était cependant enrichi à leurs dépens : il leur devait une fortune de 400,000 livres, sans compter le prix de sa clientèle, vendue à M. de la Motte, médecin du duc d'Orléans. — Cette fortune, dit-on, fut entamée par la faillite du banquier Kornmann, à qui une partie en était confiée.

Il n'était pas au bout de ses pérégrinations. Son séjour

en Angleterre fut court, le terrain étant mauvais pour la culture du magnétisme. Il eut plus de chance en Prusse, où il obtint d'ouvrir, dans un hôpital de Berlin, une clinique où il fit des cours pendant quelque temps. Il revint ensuite en France, pendant la tourmente révolutionnaire. Il dit lui-même dans un de ses écrits avoir rencontré la charrette qui emmenait Bailly, son ancien adversaire, à l'échafaud, et l'avoir salué, respectueusement, du sein même de la populace furieuse. Ce trait de courageuse loyauté dont Mesmer se flatta, est tout à son honneur, s'il est authentique.

Il passa ensuite en Italie, puis revint à Vienne, en Autriche. Il y fut moins heureux encore qu'au début de sa carrière. A la suite d'aventures scandaleuses, il fut arrêté par ordre du gouvernement, et ses papiers furent saisis. Remis en liberté, il reçut l'ordre de quitter les États de l'empereur, avec un délai fort court pour arranger ses affaires.

Il se fixa à Merspurg, en Suisse. Et de là, il tenta un dernier effort pour restaurer en France son prestige et sa renommée. Il vint à Paris, et présenta au ministre de l'intérieur une pétition datée du III nivôse, an VII, et de la maison située rue de Gaillon, n° 8; il y demandait la nomination d'un jury de savants pour examiner sa doctrine, se proposant, s'il en recevait l'approbation, de « professer le magnétisme en faveur des élèves en médecine, et de leur en enseigner la pratique clinique ».

Mais le gouvernement ne lui répondit point. Ce fut sa dernière tentative. Il retourna à Merspurg, où il mourut le 4 mars 1815, à l'âge de 81 ans.

VIII

LES SOCIÉTÉS MAGNÉTIQUES DANS LES PROVINCES

LES FRÈRES PUYSEGUR

DÉCOUVERTE DU SOMNAMBULISME

Mesmer parti, l'essor du magnétisme ne fut point arrêté pour cela, mais il entra dans une phase nouvelle, grâce à la découverte du somnambulisme, due à un de ses élèves, le marquis de Puységur, découverte dont l'importance semble avoir échappé à Mesmer lui-même, bien qu'il ne l'ait point ignorée, car il en parle à peine dans ses écrits.

Nous avons dit déjà que partout des Sociétés de l'Harmonie s'étaient formées dans les provinces. Les plus importantes étaient à Lyon, à Bordeaux, à Bayonne, à Dijon, à Mâcon, à Quimper, à Nantes. À Lyon, grâce à Bonnefoy et Orelut, membres influents de la Faculté de cette ville, le magnétisme était enseigné officiellement dans les hôpitaux, sous le contrôle de magistrats. Mais il n'y avait pas de ville où l'on ne comptât un médecin magnétisant.

Le magnétisme avait même passé la mer. Il était installé à Malte, avec le baillly des Barres et son médecin Amic. Nous avons eu sous les yeux des lettres adressées de Malte à Mesmer, et signées de bailllys, de commandeurs, de chevaliers de l'Ordre, et de l'évêque lui-même, où sont racontées par le menu les cures opérées. Elles se terminent toutes par des éloges et des actions de grâces à « l'immortel inventeur d'une si belle découverte. »

Mais ceux qui s'adonnèrent avec le plus d'ardeur à la propagation de la nouvelle doctrine, les véritables apôtres de la religion nouvelle furent les trois frères Puységur. Le plus jeune, le comte Chastenot de Puységur, officier de marine, parti de Paris pour Brest, eut le temps, durant le court séjour qu'il fit dans cette ville avant de s'embarquer, d'opérer sur une femme « atteinte de vapeurs persistantes » une cure retentissante, et d'y fonder du même coup une société de magnétisme. A peine débarqué à Saint-Domingue, il se met à l'œuvre et, dans une lettre datée du Cap Français, 28 juillet 1784, à bord du *Vautour*, il rend compte à Mesmer de son apostolat. Il existe à l'hôpital de la Providence deux baquets, l'un de 60 conducteurs, l'autre de 34, constamment occupés, de six heures du matin à huit heures du soir. On va être contraint, pour les nègres et mulâtres qui réclament leur part de fluide, d'en construire un troisième, en maçonnerie, de 50 conducteurs. La foule se presse à ses cours, et les cotisations des sociétaires, qui cependant sont de 1650 livres chaque, arrivent en abondance.

Le second des trois frères, le comte Maxime, officier au second régiment du Languedoc, ne prêche pas avec moins d'ardeur. Il ouvrit d'abord, à Bordeaux, un cours public. L'un de ses auditeurs rapporte qu'un jour, un membre de la Société royale de médecine, de passage en cette ville, vint assister à son cours, et comme il s'y montrait inattentif et quelque peu railleur, le professeur, courroucé, s'avança vers lui, le tança militairement et l'expulsa sans cérémonie. — A Bayonne, où il se rendit ensuite, l'histoire d'un officier qui tomba frappé d'un coup de sang, en plein champ de manœuvre, fut magnétisé séance tenante et se releva guéri, en présence de toutes les troupes de la garnison, fit le plus grand bruit. Il fut bientôt chargé du traitement de tous les soldats malades de son régiment, et les médecins militaires n'eurent plus qu'à se croiser les bras et à contresigner les observations de ses cures qui, on le devine, furent nombreuses avec un tel genre de malades. Le rapport qu'il en fait à l'abbé P., conseiller au Parlement de Bordeaux, en compte 60, du 19 août au 1^{er} octobre 1784, authentiques et certifiées

par nombre de médecins militaires et civils. Et l'on n'est pas peu étonné de voir portées au compte du magnétisme des guérisons comme celles-ci : Rhumatismes, fièvre tierce, ulcère de jambe, hémorroïdes, tumeurs à la joue, panaris, etc.

Le marquis de Puységur, son aîné, fut de tous les disciples de Mesmer le plus célèbre, et celui dont le nom mérite le mieux d'être conservé dans l'histoire de la science, autant pour la découverte du somnambulisme provoqué, qui lui appartient en propre, que pour son immense bonté, et le dévouement qu'il apporta au traitement de ses malades.

Installé dans sa terre de Buzancy, près Soissons, en mai 1784, il se mit à soigner dans son château les malades des environs, les hébergeant à ses frais, et mettant à leur disposition tout le personnel dont il disposait. Lui-même n'épargnait point sa peine. Mais devant l'affluence des malades, il dut renouveler le procédé de Mesmer, et magnétiser un arbre auquel on s'attacha avec des cordes, en formant la chaîne, comme autour du baquet.

Un de ses malades, nommé Victor, venant de garder le lit pendant la durée d'une fluxion de poitrine, un jour que M. de Puységur l'allait voir, la fièvre étant tombée, il le magnétisa. Au bout d'une minute, le malade s'endormit, sans les convulsions habituelles dans les crises.

« Je poussai la crise, dit le marquis, ce qui lui occasionna » des vertiges. Il parlait, il s'occupait tout haut de ses affaires.
» Lorsque je jugeai ses idées devoir l'affecter d'une manière » désagréable, je les arrêtai, et cherchai à lui en inspirer » de plus gaies. Il ne me fallut pas pour cela faire de grands » efforts. Alors, je le voyais content, imaginant tirer à un » prix, danser à une fête, etc.... Je nourrissais en lui ces » idées, et par là, je le forçais à se donner beaucoup de » mouvement sur sa chaise, comme pour danser sur un air, » qu'en *chantant mentalement* je lui faisais répéter tout haut.
» Par ce moyen, j'occasionnai dès ce jour-là au malade une » sueur abondante; après une heure de crise je l'apaisai...
» Et le lendemain, *ne se souvenant plus de ma visite du soir*, » il m'apprit le meilleur état de sa santé ».

On ne peut donner de description plus exacte, ni plus

complète, d'un accès de somnambulisme. Le marquis ne fut pas long à en trouver les applications. On le voit par la lettre émue et touchante qu'il écrivait à son frère quelques jours après :

« Je continue à faire usage de l'heureux pouvoir que je tiens de M. Mesmer, et je le bénis tous les jours, car je suis bien utile, et j'opère bien des effets salutaires sur tous les malades des environs. Ils affluent autour de mon arbre : il y en avait ce matin plus de cent trente. C'est une procession perpétuelle dans le pays : j'y passe deux heures tous les matins ; mon arbre est le meilleur baquet possible, il n'y a pas une feuille qui ne communique la santé ; vous serez charmé de voir le tableau d'humanité que cela représente. Je n'ai qu'un regret c'est de ne pouvoir toucher tout le monde, *mais mon homme, ou plutôt mon intelligence*, me tranquillise : *il m'apprend la conduite que je dois tenir* ; suivant lui, il n'est pas nécessaire que je touche tout le monde, *un regard, un geste, une volonté, c'est assez*. Quand il est en crise, je ne connais rien de plus profond, de plus prudent, et de plus *clairvoyant*. — Mardi prochain, adieu mon conseil, cet homme n'aura plus besoin d'être touché ; et certes *aucune curiosité ne m'engagera à me servir de lui que dans le but de sa santé et de son bien*. Si vous voulez le voir et l'entendre, arrivez donc au plus tard dimanche. »

Le magnétisme animal, on le voit, était presque arrivé entre les mains de Puységur à son entier développement. Il avait complété la doctrine de Mesmer, en ajoutant à l'action du *fluide*, celle de la *volonté* qui le lance et le dirige. Il en avait trouvé l'application capitale, en faisant de son somnambule un médecin consultant, dont les déclarations sont des oracles obéis aveuglément.

De cette doctrine, dont les magnétiseurs qui ont succédé à Puységur, ont fait et font encore un abus plus ou moins scandaleux, il est superflu ici de faire justice. Nous savons à quoi nous en tenir sur ce *fluide*, parti d'on ne sait où, qui augmente ou apaise la crise, procure la maladie, ou la retire, produisant ainsi au gré du magnétiseur, les résultats les plus différents ; que dire aussi de cette *Volonté*, qui, à

distance, à travers tous les obstacles, et sous aucun autre moyen de communication avec le sujet que le susdit fluide, fait sentir ses effets sur celui-ci, et en fait une sorte de demi-dieu rendant des oracles.

Le succès de Puységur n'en fut pas moins immense. Forcé de quitter en août 1785 sa terre de Buzency, où l'on avait vu se dérouler quelques mois un tableau si touchant de la féodalité, il court rejoindre le régiment où il servait, à Strasbourg. Il fonda dans cette ville la « Société harmonique des Amis-Réunis. » Celle-ci fut d'abord peu nombreuse, mais ses succès la rendirent célèbre, et, en 1789, elle comptait 200 membres, les uns de Strasbourg, les autres d'Alsace, du Dauphiné et de la Suisse. Les associés, faisant les traitements particuliers, devaient rendre compte, par écrit, des cures opérées, avec les attestations authentiques de personnes compétentes. Les cas de somnambulisme étaient minutieusement observés. Les soins étaient gratuits, et les associés choisis parmi des personnes d'une incontestable honorabilité.

Les annales de cette Société, exposé des cures opérées, sont encore intéressantes à lire, non pour le profit scientifique qu'on peut en retirer, mais à cause de l'étrangeté des procédés employés dans le traitement : On endort généralement le malade, on le met en somnambulisme, si l'on peut, et il donne ainsi lui-même le traitement qu'il faut lui faire suivre. Le médicament le plus fréquemment employé est *l'eau magnétisée*, qui fait merveille. — On est étonné de voir opérer ainsi des cures « d'hydropisie anasarque », de « rhumatisme universel », certifiées authentiques par des médecins et des témoins d'une sincérité indéniable. Mais, la plupart du temps, il ne s'agit que de douleurs, de maux d'estomac, de lassitude, d'étouffements, de vertiges, d'épuisements, etc., tous symptômes que nous rattachons sans peine à des névroses et, par conséquent, nous semblent curables par la suggestion.

La société de Strasbourg, comme toutes les autres, disparut pendant la Révolution. Les esprits avaient alors bien d'autres sujets d'activité que le magnétisme. Ce ne fut qu'après la Restauration et le rétablissement de la paix en Europe

qu'on recommença à s'en occuper. Son histoire ajoute un trait bien caractéristique au tableau que présentait la haute société du XVIII^e siècle à son déclin : société à la fois enthousiaste et sceptique, superficielle et crédule, frivole et assoiffée de nouveautés.

Disons un mot, pour finir, de ce que devinrent Puységur et Bergasse. Le premier, retiré dans ses terres pendant la Révolution, quoique partisan des idées nouvelles, resta fidèle à ses anciens amis. Compromis pour leur avoir porté secours, il fut emprisonné deux ans avec sa femme, et ne dut son salut qu'à la reconnaissance de ses ex-vassaux. Il se consacra relativement jusqu'à sa mort, en 1825, à la cause du magnétisme et au soin des malades.

Bergasse, esprit plus mobile, eut une vie plus agitée. Député aux Etats généraux, il démissionna. On le retrouve plus tard ami et protégé de l'empereur Alexandre ; 1830 le nomma conseiller d'État. Orateur et libéral, il fut plusieurs fois arrêté pour ses écrits politiques.

Rendons hommage à ces deux hommes, dignes fils de cette grande époque, qui mirent, sans compter, leur fortune, leur talent, et leur vie entière au service de leurs idées. Si la cause qu'ils embrassèrent est maintenant déchuë, du moins ils la servirent toujours noblement, et surent-ils toujours mériter le titre, peu prodigué à leur époque, d'« honnêtes gens ».

IX

CONCLUSIONS

1° La doctrine du magnétisme animal, appliquée à des faits en grande partie reconnus exacts, a droit, malgré les erreurs qu'elle proclame, à sa place dans l'histoire de la médecine, au même titre que telle autre théorie, abandonnée aujourd'hui ;

2° Nous y retrouvons tous les phénomènes connus sous le nom d'hypnotisme, de suggestion, de somnambulisme provoqué, de psychothérapie, etc...;

3° Mesmer fut le premier qui attira sur eux l'attention des corps savants, quoiqu'ils ne les ait pas découverts ;

4° L'honneur de la découverte du somnambulisme provoqué revient à Puységur, qui fut le premier aussi à en tirer des applications : applications dont la plupart sont d'ailleurs contestables.

Vu par le Président de la Thèse,
A. JOFFROY.

Vu :
Le Doyen de la Faculté,
BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

BIBLIOGRAPHIE

- MESMER. — De Planetarum influxu. Th. de Vienne, 1766.
— Mémoire sur la découverte du magnétisme animal, 1779.
— Précis historique des faits relatifs à la découverte du magnétisme animal, 1781.
— Lettre de l'auteur de la découverte du magnétisme animal, 1785.
- BERGASSE. — Considérations sur le magnétisme animal, 1784.
— Lettre d'un médecin de Paris à un médecin de Londres, 1784.
— Lettre aux auteurs du *Journal de Paris* et à M. Franklin, 1784.
— Observations sur un écrit du D^r Mesmer, 1785.
- X. — Sommes versées entre les mains de M. Mesmer, pour avoir le droit de publier sa découverte, 1785.
- X. — Histoire du magnétisme en France, 1783.
- Registres commentaires de la Faculté de Médecine. Tome XXIV.
- Rapports des commissions nommées par le roi, pour examiner la doctrine du magnétisme animal, 1784.
- Rapport de l'un des commissaires, etc. (Laurent de Jussieu), 1785.
- Lettre de M. Cloquet, receveur des gabelles à Soissons, 1784.
- M. DE PUYSÉGUR. — Détail des cures opérées à Buzancy, par le magnétisme animal, 1784.
- OUELUT. — Détail des cures opérées à Lyon, par le magnétisme animal, 1784.
- X. — L'Antimagnétisme (contient le catéchisme du magnétisme), 1784.
- THOURET. — Recherches et doutes sur le magnétisme animal, 1784.
- Annales de la Société de l'Harmonie de Sirasbourg, 1784-1789.
- SERVAN. — Doutes d'un provincial, 1784.
- BONNEFOY. — Analyse du Rapport des commissaires, 1784.
- Recueil d'observations et des faits relatifs au magnétisme animal, publié par la Société harmonique de Guienne, 1784.
- DELEUZE. — Histoire critique du magnétisme animal, 1813.
- DUBOIS (d'Amiens). — Histoire académique du magnétisme animal.
- HERMÈS. — Journal du Magnétisme, par une société de médecins, 1826-1830.

DU POTET. — Journal du Magnétisme, 1845-1861.

DECHAMBRE. — Article : Mesmérisme du Dictionnaire des Sciences médicales.

LOUIS FIGUIER. — Histoire du Merveilleux, 1862.

GILLES DE LA TOURETTE. — Mesmer et la caricature au XVIII^e siècle.

—

Conférence faite à la Société pour l'avancement
des Sciences.

NOTA. — On trouve à la Bibliothèque nationale, sous la cote : T b 62, n° 1, un *recueil général* des écrits parus sur le magnétisme de 1779 à 1787. On y trouve aussi, sous la cote T b 62, n° 31, un *index bibliographique* très complet de tous les écrits parus sur le même sujet, de 1766 à 1864.

